

# L'énigme de l'inceste ou les contradictions de la science et du mythe dans *Les Rougon-Macquart*

Claire SUEMATSU  
(Department of General Education)

近親相姦の謎または『ルーゴン・マッカール叢書』における  
科学と神話の矛盾

末 松 クレール  
(一般教育)

En écrivant l'“Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire”<sup>(1)</sup>, Zola entendait donner au principe d'hérédité en littérature un rôle majeur à la fois comme facteur de caractérisation des personnages, comme ferment narratif, enfin comme fil directeur reliant entre eux les personnages et l'ensemble des épisodes en une immense fresque sociale. Dans un roman censé expliquer la totalité du spectre social par la double loi de l'hérédité et du milieu, censé démontrer la diversification d'une seule et même famille en vertu des principes darwiniens d'adaptation et de sélection, librement transposés à la société humaine, on peut s'étonner qu'une part si réduite soit faite aux tragédies engendrées par les interdictions qui découlent du fait héréditaire. Le motif de l'inceste notamment, bien qu'il apparaisse périodiquement à travers *Les Rougon-Macquart*, y joue un rôle d'arrière-plan qu'il semble difficile d'expliquer par l'ignorance du phénomène ou le poids des tabous. On ne voit pas que le romancier de *La Terre* ait su plier à la “convention collective de silence”<sup>(2)</sup> concernant l'inceste.

Le romancier, fût-il naturaliste, est libre de

ses lacunes, et celle-ci ne nous retiendrait pas si l'inceste ne venait au premier plan dans le dernier volume de l'oeuvre, celui que la critique unanime considère comme le testament philosophique de Zola, ni si, par un paradoxe plus étrange encore, les deux partenaires de ce drame n'étaient, de l'aveu même de l'auteur, parmi les rares membres de la famille à être exempts de toute tare héréditaire, Pascal Rougon surtout, “l'homme digne et équilibré de l'oeuvre”<sup>(3)</sup>.

Il y là l'apparence d'une contradiction, un de ces noeuds imaginaires où s'enchevêtrent des intentions inavouées, et que nous tâcherons de démêler fil à fil, dans l'espoir de toucher à l'un de ces points névralgiques où se joue peut-être la signification de l'oeuvre.

## MOTS ET CHOSES

Le mot, pour commencer, fait problème, et une rapide enquête à travers l'oeuvre rapporte plus d'incertitudes que d'éclaircissements. Les amours décadentes et dépravées de Maxime et Renée, signe de “l'épuisement prématuré d'une race”<sup>(4)</sup>, sont stigmatisées par ce terme d'inces-

te, alors qu'il n'existe entre le fils et la deuxième femme de Saccard aucun lien de consanguinité. On pourrait, sans aller plus loin, alléguer l'exemple de Racine dont la *Phèdre* a servi de canevas à *La Curée*<sup>(6)</sup>, si les connotations du terme chez Zola ne suggéraient que, plutôt que celui plus exact d'adultère, le mot d'inceste convient seul pour dénoncer ce que cette liaison a de moralement monstrueux. L'inceste auquel glissent Renée et Maxime, est l'aboutissement d'une "longue perversion de tous les instants"<sup>(6)</sup>, une faute qui a "poussé comme sur un fumier gras de sucS équivoques"<sup>(7)</sup>, qui s'est développée "avec d'étranges raffinements, au milieu de particulières conditions de débauche"<sup>(8)</sup>; et c'est dans la serre, au sein d'une nature monstrueuse et factice, "au fond de cette cage de verre, toute bouillante des flammes de l'été, perdue dans le froid clair de décembre, qu'ils goûtaient l'inceste, comme le fruit criminel d'une terre trop chauffée, avec la peur sourde de leur couche terrifiante"<sup>(9)</sup>. Dans la hiérarchie des amours interdites et criminelles, l'inceste représente bien le plus haut degré de perversité, la seule transgression encore capable d'éveiller le désir, dans des âmes lasses de la dépravation même :

"Ce fut pendant cette promenade d'automne (...) que l'idée vague de l'inceste lui vint, pareille à un chatouillement qui lui mit à fleur de peau un frisson inconnu ; et, le soir, dans la demi-ivresse du dîner, sous le fouet de la jalousie, cette idée se précisa, se dressa ardemment devant elle, au milieu des flammes de la serre (...) A cette heure, elle voulut le mal, le mal que personne ne commet, le mal qui allait remplir son existence vide et la mettre enfin dans cet enfer (...) Sa volonté accepta l'inceste, l'exigea, entendit le goûter jusqu'au bout, jusqu'aux remords, s'ils venaient jamais."<sup>(10)</sup>

Le mot est utilisé moins pour désigner un type

de relations prohibées que l'idée même de tabou, avec sa marque d'infamie. Aussi Zola évite-t-il de l'appliquer au mariage consanguin de Marthe Rougon et de François Mouret (*La Conquête de Plassans*) qui, tout en présentant un degré licite de parenté, a pourtant tous les caractères d'une union incestueuse :

"(...) Quand nous avons vingt ans, on nous prenait pour le frère et la soeur. C'est même un peu ce qui a décidé notre mariage.

(...) La ressemblance était si frappante, que le digne monsieur Compan, qui pourtant nous connaissait, hésitait à nous marier.

—Mais vous êtes cousin et cousine ? demanda le prêtre.

—En effet, dit-elle en rougissant légèrement, mon mari est un Macquart, moi je suis une Rougon." (...)

"Le plus singulier, reprit-elle pour cacher son embarras, c'est que nous ressemblons tous les deux à notre grand-mère. La mère de mon mari lui a transmis cette ressemblance, tandis que, chez moi, elle s'est reproduite à distance. On dirait qu'elle a sauté par-dessus mon père."<sup>(11)</sup>

Or, dans ce roman qui offre le type même du drame familial illustrant les mécanismes de l'hérédité, l'entremêlement des deux branches, noeud unique dans l'arbre généalogique des Rougon-Macquart et indispensable à la démonstration, donne à Zola l'occasion de prouver la dégénérescence biologique qui frappe la descendance de conjoints trop étroitement apparentés. Des trois enfants Mouret, Désirée reste dans une éternelle enfance, Serge est menacé de mysticisme (qui est pour Zola une forme grave de détraquement) avant que le docteur Pascal ne tente sur lui une cure d'un type nouveau ; Octave seul échappe à la folie héréditaire dont Marthe et son mari seront à leur tour victimes. L'expérience est parfaite ; il ne lui manque que

d'avouer son nom.

Force est donc de constater la dissociation totale des deux aspects essentiels de l'inceste : consanguinité d'une part, prohibition sociale de l'autre. La liaison criminelle de Renée et Maxime n'est en aucune manière incestueuse ; l'union de Marthe et François Mouret, biologiquement incestueuse, est moralement et socialement irréprochable. D'une part, le tabou sans l'inceste, de l'autre, l'inceste sans le tabou ; d'un côté, le concept sans contenu, de l'autre, la réalité sans concept.

Or, si le problème de l'inceste n'est jamais abordé de front et dans sa totalité, le motif, à peine formulé mais insistant, se laisse discerner dans un certain nombre d'œuvres ; ainsi, dans *La Faute de l'abbé Mouret* où la population endogame depuis les origines, du village des Artaud se reproduit incestueusement en dépit de l'Eglise, et sans que le moindre abâtardissement de la race se fasse sentir :

“Tous les habitants étaient parents, tous portaient le même nom, si bien qu'ils prenaient des surnoms dès le berceau, pour se distinguer entre eux. Un ancêtre, un Artaud, était venu, qui s'était fixé dans cette lande, comme un paria ; puis, sa famille avait grandi, avec la vitalité farouche des herbes suçant la vie des rochers ; sa famille avait fini par être une tribu, une commune, dont les cousinages se perdaient, remontaient à des siècles. Ils se mariaient entre eux, dans une promiscuité éhontée ; (...) Ils naissaient, ils mouraient, attachés à ce coin de terre, pullulant sur leur fumier, lentement, avec une simplicité d'arbres qui repoussaient de leur semence...”<sup>(12)</sup>

Les paysans de *La Terre* aussi se reproduisent, depuis des siècles, “comme une végétation entêtée et vivace<sup>(13)</sup> : que l'on se souvienne de Palmyre et de son frère infirme Hilarion, ces deux parias poussés à l'accouplement à la fois

par l'exclusion sociale, et par l'impératif obscur de l'instinct :

“Je suis sa soeur, je pourrais bien être sa femme, puisque toutes les filles le rebutent.”

Deux larmes coulèrent sur ses joues à cet aveu, dans le déchirement de sa maternité pour l'infirme, qui allait jusqu'à l'inceste. (...) et, au fond de leur intelligence obscure d'êtres près de la terre, de parias dont l'amour n'avait point voulu, ils n'auraient su dire comment la chose s'était faite : une approche instinctive sans consentement réfléchi, lui tourmenté et bestial, elle passive et bonne à tout, cédant ensuite l'un et l'autre au plaisir d'avoir plus chaud, dans cette mesure où ils grelottaient.”<sup>(14)</sup>

Dans l'univers imaginaire de Zola, l'inceste, c'est, bien en deça de la loi sociale ou morale, cette poussée brute de la nature, la seule injonction à laquelle puissent obéir ces êtres primitifs, si proches de la terre, encore à demi-engoncés physiquement et spirituellement dans l'animalité : la forme la plus primitive de l'amour :

“... un chien hurlait au loin, au bord de l'Aigre. Ensuite, elle se souvint : c'était Hilarion, qui, depuis la tombée du jour, hurlait près du cadavre de Palmyre. On avait tenté de le chasser, il s'était cramponné, avait mordu, refusant de lâcher ces restes, sa soeur, sa femme, son tout ; et il hurlait sans fin, d'un hurlement qui emplissait la nuit.”<sup>(15)</sup>

En deça de la loi, et en deça de toute sanction. Et c'est pourquoi, à travers le jugement de Jean, homme de bon sens, ils seront absouts de tout péché :

“Elle a raison, qu'est-ce que ça nous fiche ? (...) Ça les regarde, ça ne fait du tort à personne.”<sup>(16)</sup>

Il suffit de comparer les quelques exemples

précédemment cités pour faire apparaître des contradictions : le même terme d'inceste est employé pour désigner des relations profondément dissemblables : consanguinité étroite dans un cas, relation par alliance dans l'autre ; rapport toléré pour les uns ou au contraire illicite et criminel. Pourtant, si Zola utilise le même mot, si un même réseau de métaphores (chaleur, obscurité, terre, fumier, végétation tenace) recouvre toutes ces histoires, c'est que, suivant la logique de l'imaginaire, elles se recourent, illustrant une même loi. L'inceste se charge de valeurs opposées : il est à la fois l'innocence première et la transgression suprême. Mais il suffit de garder présente à l'esprit l'idée que l'inceste est la manifestation même de la loi naturelle, pour comprendre du même coup que dans le monde frelaté, dénaturé, en trompe-l'œil, où vivent Maxime et Renée, toute tentative de retour à l'état de nature ne puisse être vécue que sur le mode de la perversion, et que l'inceste y devienne le symbole de la transgression absolue.

Tous les exemples précédents ne procèdent pourtant pas de la même logique. On conçoit que Zola ait reculé devant l'emploi du terme pour qualifier un mariage entre cousins sanctifié par la coutume ; il n'en reste pas moins que l'union de Marthe et de François sert de preuve à la démonstration de la loi de dégénérescence. On aperçoit l'ébauche d'une contradiction entre l'abâtardissement provoqué par le mélange de sangs trop proches, et cette inépuisable vitalité de l'espèce se multipliant au mépris des théories de l'hérédité. C'est cette contradiction qui va apparaître au grand jour dans *Le Docteur Pascal*.

#### L'INCESTE PROBLEMATIQUE DU DOCTEUR PASCAL

Le Docteur Pascal, savant scrupuleux et

praticien désintéressé, seul personnage de l'oeuvre à ne pas participer à cette ruée de l'époque aux jouissances, s'éprend à plus de soixante ans, au terme d'une vie passée dans une demi-retraite austère, de sa nièce Clotilde qu'il a élevée de ses mains, et qui est pour lui plus qu'une fille d'adoption, une disciple et une amie. Qu'un savant ayant consacré sa vie à des recherches sur les lois de l'hérédité, et averti des conséquences de la consanguinité, se laisse aller à une passion critiquable, qu'un homme dont l'écrivain s'attache à montrer l'intégrité sans faille, se rende coupable de ce que la société réprouve, il y a là un paradoxe qui s'accorde mal avec la volonté affichée d'idéaliser le personnage. Si Zola voulait faire de Pascal ce personnage sans tache, pourquoi l'avoir fait tremper dans une histoire communément jugée "sordide" ? A moins bien entendu de débats cornéliens qui verraient la soumission finale de la passion à la vertu... Or, il n'en est rien, et Zola donne l'impression de vouloir esquiver la question. Certes, un homme de la probité de Pascal ne peut que frémir en découvrant la vraie nature de son affection pour sa nièce :

"Mon Dieu ! Qu'allait-il devenir ? Une fillette que son frère lui avait confiée, qu'il avait élevée en bon père, et qui était, aujourd'hui, cette tentatrice de vingt-cinq ans, la femme dans sa toute-puissance souveraine !"<sup>(17)</sup>

Mais d'autres scrupules le retiennent avec plus de force que cette horreur passagère devant "le pire des crimes, un abus de confiance, une séduction basse"<sup>(18)</sup>. "L'idée d'une impossibilité naturelle, d'une distance infranchissable, pèse davantage, tout compte fait, que le souci de ce qui peut être biologiquement regrettable, et moralement répréhensible. Plus que le rapport oncle-nièce, la différence de générations :

"Non, non ! C'était abominable, c'était im-

possible ! Il venait de sentir sur son crâne, ses cheveux blancs comme une glace ; et il avait une horreur de son âge, de ses cinquante-neuf ans, à la pensée de ses vingt-cinq ans, à elle.”<sup>(19)</sup>

Pour Pascal, la pensée de l’inceste est vite rejetée à l’arrière-plan. Pour Clotilde, elle n’intervient à aucun moment, comme s’il n’avait jamais existé entre Pascal et elle le moindre rapport de parenté. De fait, “ce “maître” si tendre, d’une soumission si caressante, ce terme de complet abandon dont elle l’appelait pour ne pas employer les mots d’oncle ou de parrain, qu’elle trouvait bêtes”<sup>(20)</sup>, oblitère pour elle le lien de consanguinité. L’alliance inédite de ce terme un peu cérémonieux et du tutoiement d’intimité qui tempère ce qu’il pourrait garder de raideur, suggère une affection de maître à disciple, basée sur une autorité un brin paternaliste et une soumission consentie, où les noeuds de parenté n’ont que faire :

Je suis ta servante, ton oeuvre et ton bien . . .”<sup>(21)</sup>

Et Pascal :

“Toi que j’ai faite, toi qui es mon élève, mon amie, mon autre pensée, à qui j’ai donné un peu de mon coeur et de mon cerveau !”<sup>(22)</sup>

L’interprétation de l’arbre généalogique contribue encore à brouiller les cartes. Bien que Rougon par la filiation, Clotilde Saccard (et l’on sait que Zola ne nomme pas ses personnages au hasard), est tout le portrait de sa mère, Angèle Sicardot, et tient de son grand-père le Commandant Sicardot, sa droiture et son énergie. Les notes de Pascal sur chaque membre de la famille permettent d’apprécier la signification exacte de la position que ceux-ci occupent dans la généalogie. Ainsi, Clotilde,

“Election de la mère. Hérité en retour, avec prédominance morale et physique de son grand-père maternel . . .”<sup>(23)</sup>

est en quelque sorte écartée de la famille. Même remarque pour Pascal que Zola a voulu mettre à part en en faisant un exemple unique d’“innéité”, “combinaison, où se confondent les caractères physiques et moraux des parents, sans que rien d’eux semble se retrouver dans le nouvel être . . .”<sup>(24)</sup> :

“Oh ! moi, à quoi bon parler de moi ? Je n’en suis pas, de la famille ! ( . . . ) Ma mère me l’a répété assez souvent, que je n’en étais pas, qu’elle ne savait pas d’où je pouvais bien venir !” ( . . . ) Va, le peuple ne s’y trompe pas. M’as-tu jamais entendu appeler Pascal Rougon dans la ville ? Non ! Le monde a toujours dit le docteur Pascal, tout court. C’est que je suis à part . . . Et ce n’est guère tendre peut-être, mais j’en suis ravi, car il y a vraiment des hérédités trop lourdes à porter.”<sup>(25)</sup>

Deux précautions valent mieux qu’une. Ecarter à la fois Pascal et Clotilde de la famille, n’est-ce pas la meilleure parade à toute accusation d’inceste ? Certes, Pascal peut encore se tromper, mais n’oublions pas que le personnage du savant est investi aux yeux de Zola d’une autorité intellectuelle et morale particulière ; qu’il est d’autre part un double du romancier tel que l’école naturaliste le conçoit, exerçant les mêmes fonctions : rassembler des documents, établir des fiches, constituer des dossiers, décrire, analyser, et expliquer, et cela de manière objective, scientifique. Plutôt qu’un “double”, mieux vaudrait dire un “modèle prescriptif” auquel le romancier s’efforce de se conformer, et dont les affirmations doivent passer pour paroles d’Evangile. Le programme que Zola s’était fixé :

“établir d’après quelles lois, dans un groupe d’êtres, la vie se distribue et conduit mathématiquement d’un homme à un autre homme en tenant compte des milieux”<sup>(26)</sup>  
c’est Pascal qui l’exécute. On imagine mal que

son interprétation puisse être erronée, même s'il lui arrive d'être en proie au doute et au désespoir. Or, il suffit de poser l'infailibilité de Pascal pour que la question de l'inceste devienne inextricable.

A aucun moment Zola lui-même n'emploiera le terme, et sa puissance de conviction est telle que, dans la foulée, certains critiques ont oublié cet aspect, ne voulant voir qu'un "amour d'arrière-saison entre un sexagénaire et une jeune-fille de vingt-cinq ans"<sup>(27)</sup>, une passion "si profonde, si entière, malgré la disproportion des âges, qu'on oublie ce qu'elle peut avoir d'anormal"<sup>(28)</sup>. D'autres ironisent avec talent sur l'in vraisemblance de cet amour, et sans se laisser abuser, ajoutent bientôt qu'il a aussi quelque chose de malséant :

"Si ces souvenirs de l'Ancien Testament sont fort décoratifs, ils ne suffisent pas à sanctifier les amours de Clotilde avec Pascal, ni même à diminuer la répugnance qu'elles nous inspirent. Il manque ici le recul, la perspective, l'antiquité légendaire, il manque les ailes d'anges qui, pendant la nuit, effleurent le front de Booz. Et ce n'est pas une jeune fille quelconque dont s'éprend Pascal et dont il se fait aimer, c'est sa nièce, qu'il a recueillie chez lui tout enfant, à laquelle il a, vingt années, servi de père. La prendre, même si elle s'offre à lui, il y a là plus qu'un abus de confiance, plus qu'une captation basse, il y a vraiment une sorte d'inceste."<sup>(29)</sup>

Tel autre, par ailleurs plein d'admiration pour le génie de l'auteur, dénonce la relation de Pascal et de Clotilde, tant au nom du principe classique de vraisemblance qu'au nom de la morale :

"Ce qui est pire, et plus invraisemblable que le père aimant sa fille, c'est la fille prise de délire pour son père. (...) Je ne sais rien, dans aucune littérature, de plus

monstrueux que cet inceste, et pareillement de plus improbable."<sup>(30)</sup>

Simple manque de culture générale, peut-être ? Quoi qu'il en soit, les fluctuations de la critique ont leur raison dans les incertitudes de l'oeuvre. Pour nous, décidément moins scrupuleux, ou plus sensibles au Beau qu'au Bien, le problème ne se pose ni en termes de morale, ni en termes de vraisemblance psychologique, mais en termes de cohérence : oui ou non, Zola a-t-il voulu l'inceste ? Et à quelles fins ?

## GENESE DU DOCTEUR PASCAL

La genèse de l'oeuvre est peut-être susceptible de nous apporter quelques éclaircissements sur ce point. Notons d'abord que si *Le Docteur Pascal* a été très fortement inspiré par l'histoire personnelle de la liaison avec Jeanne Rozerot, Zola lui fait subir des transformations notables, amplifiant d'une part les différences d'âge, réduisant de l'autre l'écart des conditions sociales, pour mettre l'accent sur ce qui en a fait pour lui la signification essentielle : le miracle d'un amour d'automne et de la jeunesse retrouvée. Là doivent se borner les rapprochements, car l'élaboration de l'intrigue suit en fait une toute autre voie, ainsi qu'on peut s'en rendre compte à la lecture de l'étude de H. Mitterand, dans l'édition de la Pléiade. Dès 1980, avant même d'entreprendre *Le Docteur Pascal*, Zola avait envisagé d'écrire un roman dont le héros, un homme de science, serait aux prises avec un entourage hostile :

"Ce sera amusant... Je ferai un savant marié avec une femme rétrograde, bigote, qui détruira ses travaux à mesure qu'il travaille."<sup>(31)</sup>

Mais, dans l'ébauche de la Bibliothèque Bodmer (1892), le projet initial est déjà abandonné pour celui d'une idylle entre Pascal et une amie de Clotilde, Marie, les personnages féminins de

l'entourage du Docteur ne lui paraissant pas se prêter à ce rôle : parlant de Clotilde, "Je ne vois pas trop à nouer une intrigue entre eux", écrit Zola ; et de la servante ou dame de compagnie qui aurait élevé Clotilde : "Je ne crois pas qu'il faut en faire la servante maîtresse ayant couché."<sup>(32)</sup> Dans ce premier projet, Clotilde et la servante jouaient donc le rôle qui sera plus tard dévolu à Martine manipulée par Félicité ; et Marie évoluait, ayant d'abord partie liée avec les deux autres, avant de se rallier peu à peu au Docteur, ce qui fournissait le prétexte de l'antagonisme avec Clotilde. Est-ce seulement parce que Marie et Clotilde font double emploi qu'il fait l'économie de la première ? Est-ce seulement pour resserrer l'intrigue, pour simplifier le drame ? Cette préoccupation incontestable se double du désir de limiter au cadre de la famille le roman qui doit en conclure l'histoire :

"Cela fait que je voudrais arriver au plus petit nombre de personnages possible, et s'il y avait moyen, tous pris dans la famille."<sup>(33)</sup>

Drame de la famille s'il en fut : mettant en présence les cinq générations, de l'aïeule commune, Tante Dide, au petit Charles, témoins, la première des origines, le second de la dégénérescence d'une race, et dont les morts similaires et quasi-simultanées achèvent le récit par une boucle parfaite ; opposant, dans un conflit triangulaire, la grand-mère, Félicité, attachée à préserver l'honneur du nom, le fils, Pascal, soucieux seulement du vrai, et que la famille n'intéresse qu'en tant qu'organisme se développant suivant ses lois propres, et la petite fille, Clotilde, dont le rapprochement de l'un ou l'autre parti détermine, par la rupture d'équilibre qui en résulte, les trois mouvements essentiels du roman. On conçoit dans ces conditions, l'intérêt qu'il y avait à recentrer le drame sur la famille, et à réserver les personnages

extérieurs pour les rôles de comparses. Il n'en reste pas moins étrange que Zola ne se soit pas interrogé sur les problèmes soulevés par cette substitution de Clotilde à Marie ; qu'après avoir écarté l'idée de la "femme rétrograde", puis celle de la "maîtresse-servante", enfin de la "disciple-amie", après avoir resserré les rapports des personnages de façon que l'inceste reste la seule possibilité envisageable, l'écrivain se soit dissimulé le problème, *comme si le problème n'existait pas*.

#### L'INCESTE, POINT DE FUITE DE L'OEUVRE

Plus la question paraît sans issue, plus nous pouvons nous persuader qu'elle doit revêtir dans l'oeuvre une importance particulière. Mais peut-être faut-il la reposer. Non pas : oui ou non, s'agit-il d'un inceste ? Mais plutôt : s'il doit y avoir inceste, comme l'étude de la genèse tendrait à le montrer, pourquoi faut-il que le mot soit passé sous silence, autrement dit que le scandale soit ignoré ? Répondre à cette question suppose que l'on reprenne l'oeuvre dans son ensemble.

On sait que l'histoire du Docteur Pascal se déroule à plusieurs niveaux, dont l'articulation n'a peut-être pas toujours été perçue :

— Drame de la famille, tout d'abord, l'oeuvre reprend le cycle des *Rougon-Macquart* sous forme d'un exposé théorique fait par un personnage qui par beaucoup de points ressemble au romancier lui-même, et conclut dramatiquement le cycle par un certain nombre d'événements (mort d'Adélaïde, de Charles, de Pascal, naissance de l'enfant) qui confirment du même coup l'exactitude de la théorie.

— Drame de la science, de ses prétentions et de son impuissance finale, illustré par le conflit qui oppose le savant à l'hostilité d'un entourage féminin sous l'emprise de la religion.

—Enfin, drame personnel de Pascal connaissant avec Clotilde le bonheur d'un amour d'arrière-saison, obligé de se séparer d'elle, et mourant de ce chagrin.

Or, quel que soit le niveau auquel on choisisse de lire l'oeuvre, on ne saurait esquiver la question de l'inceste :

Ainsi, au premier niveau, la naissance de l'enfant, fruit de l'inceste, mais que la scène finale tend à présenter comme le sauveur attendu, est l'un des éléments essentiels dans la signification ultime du drame familial.

Au deuxième niveau, la croyance dans les conséquences bénéfiques de l'exogamie — donc, par contrecoup, néfastes de l'inceste — est bien l'idée centrale qui guide Pascal dans son interprétation de l'arbre généalogique et la prévision des développements futurs de la famille :

“Eh bien ! L'espoir est là, dans la reconstitution journalière de la race par le sang nouveau qui lui vient du dehors. Chaque mariage apporte d'autres éléments, bons ou mauvais, dont l'effet est quand même d'empêcher la dégénérescence mathématique et progressive. Les brèches sont réparées, les tares s'effacent, un équilibre fatal se rétablit au bout de quelques générations, et c'est l'homme moyen qui finit toujours par en sortir, l'humanité vague, obstinée à son labeur mystérieux, en marche vers son but ignoré.”<sup>(34)</sup>

On imagine aisément, à la lecture d'une telle profession de foi, non seulement que son auteur devrait être à mille lieux de la moindre pensée incestueuse consciente, mais plus encore que l'apologie de l'inceste ne saurait s'introduire dans le système théorique de Pascal sans en ébranler les fondements. Enfin, au niveau du drame personnel, l'inceste constitue bien le premier maillon dans l'enchaînement des malheurs qui causeront la mort de Pascal. De quelque point de vue que l'on considère l'oeuvre,

l'inceste est bien au coeur de la problématique, par ses incidences sur le devenir de la famille, sur le destin personnel de Pascal et sur les vues théoriques du savant. Plus encore, il forme un des noeuds de l'oeuvre, un des points de jonction des différents niveaux, et doit à ce titre requérir toute notre attention.

Le moment est venu de reprendre le roman niveau par niveau, d'essayer pour chacun de dégager un sens, de voir si ces sens s'accordent en une perspective cohérente dans laquelle l'inceste, avec ses contradictions, pourrait être intégré.

A quelque niveau que ce soit, le roman se termine de façon ambiguë. Cette incertitude est particulièrement flagrante en ce qui concerne le drame familial. A travers la mort d'Adélaïde, la disparition par combustion de Macquart, l'agonie de Pascal, la destruction lente de Maxime, la mort prématurée de Charles, Zola efface l'une après l'autre les cinq générations qui ont fait la famille. D'ailleurs, le phénomène de dégénérescence, illustré par les exemples de Maxime et de Charles, est général. Lorsqu'on parvient au terme du cycle, chacune des branches est quasi-éteinte : des Macquart ne restent que Pauline Quenu, vouée au renoncement et à la stérilité, Etienne Lantier, déporté en Nouvelle-Calédonie, et Jean Macquart, le frère de Gervaise, retourné à Plassans où il a fait souche. La branche Mouret ne se perpétue qu'à travers Octave, puisque ni Hélène Grandjean, ni l'abbé Mouret, ni la soeur de celui-ci ne laissent de descendance ; quant à la branche Rougon, elle ne laisse que deux rameaux vivaces : Victor, le fils naturel de Saccard, dont nul ne sait ce qu'il est devenu, et l'enfant de Clotilde. Dégénérescence, stérilité, ou disparition, il ne reste finalement sur chaque branche qu'un bourgeon sain, qu'une possibilité de renouveau, ce qui est peu pour un arbre qui a étendu son ombre à la société toute entière.

Faut-il conclure à l'extinction de la famille dont Félicité, survivante d'un autre âge, ne ferait que veiller jalousement sur la gloire posthume? Certes, la vie repart, mais toute l'ambiguïté est là : la vie, non pas la famille.

Les thèses de Pascal sont sur ce point assez explicites, qui affirment que quelques générations suffisent à faire disparaître les traits héréditaires communs à partir desquels s'est justement construite la notion de famille. N'oublions pas cette tare originelle, la névrose de Tante Dide, qui sous différentes formes s'est transmise à la quasi-totalité des Rougon-Macquart (sauf quelques cas d'innéité, ou de prédominance d'une autre ascendance), sautant parfois plusieurs générations pour réparaître, sous forme d'hérédité en retour, chez Jeanne Grandjean ou le petit Charles, et disparaître avec eux. Soit dissolution des caractères héréditaires, soit résurgence et autodestruction, la famille doit s'épuiser naturellement. La seule inquiétude ne peut venir que de l'inceste, capable de relancer l'hérédité, mais nous avons vu les précautions prises par Zola pour "écarter" Pascal et Clotilde de la famille. Quant à l'enfant de la scène finale, cet enfant qui sera peut-être le rédempteur de l'espèce, le "messie que le prochain siècle attendait, qui tirerait les peuples de leur doute et de leur souffrance" (...) "à moins qu'il ne fût l'Antéchrist, le démon dévastateur, la bête annoncée qui purgerait la terre de l'impureté devenue trop vaste"<sup>(35)</sup>, il n'apporte pas de solution au drame familial. Dégénérescence ou renouveau? Au niveau de réflexion où s'achève l'oeuvre, cette question n'a plus vraiment de sens :

"Que serait-il, l'enfant? Elle le regardait, elle tâchait de lui trouver des ressemblances. (...) Puis sourdement inquiète, c'étaient les autres qu'elle cherchait, les terribles ascendants, tous ceux qui étaient là, inscrits sur l'Arbre, déroulant la poussée

des feuilles héréditaires (...) Et elle se calmait pourtant, elle ne pouvait pas ne pas espérer, tellement son coeur était gonflé de l'éternelle espérance. La foi en la vie que le maître avait enracinée en elle, la tenait brave, debout, inébranlable. Qu'importaient les misères, les souffrances, les abominations! (...) C'était la vie perpétuée, tentée encore, la vie qu'on ne se lasse pas de croire bonne, puisqu'on la vit avec tant d'acharnement, au milieu de l'injustice et de la douleur."<sup>(36)</sup>

Cette profession de foi, réaffirmée à plusieurs reprises, éclaire d'un jour nouveau non seulement la dernière oeuvre, mais rétrospectivement tout le cycle des Rougon-Macquart. Ce n'est pas au drame familial que la naissance de l'enfant apporte une conclusion : elle prépare au contraire le passage à un autre degré de signification, où le cadre familial est dépassé, où le destin du groupe se confond dans le flot continu qui roule l'humanité entière :

"Et après tant de Rougon terribles, tant de Macquart abominables, il en naissait encore un. La vie ne craignait pas d'en créer un de plus, dans le défi brave de son éternité. Elle poursuivait son oeuvre, se propageait selon ses lois, indifférente aux hypothèses, en marche pour son labeur infini (...) La vie, la vie qui coule en torrent, qui continue et recommence, vers l'achèvement ignoré! La vie où nous baignons, la vie aux courants infinis et contraires, toujours mouvante et immense, comme une mer sans bornes."<sup>(37)</sup>

C'est pourquoi l'histoire se clôt sur une double image de mort et de vie, sans qu'il y ait contradiction, les niveaux étant différents : le drame familial se termine par la scène d'apothéose, la pose de la première pierre du monument à la gloire des Rougon, par Félicité qui n'est plus elle-même qu'un spectre du passé ; mais à ce

récit se superpose avec force l'image de la mère allaitant son enfant dont le petit bras se dresse "comme ou drapeau d'appel à la vie"<sup>(38)</sup>. La famille passe, la vie continue.

Même glissement au plan du roman scientifique. Qu'à l'époque où s'achevait la rédaction du Docteur Pascal, Zola ait prononcé devant l'Association Générale des Etudiants un discours dont la péroraison "raccourci du dernier chapitre du *Docteur Pascal*", n'est comme ce dernier "qu'un long cri d'amour en l'honneur de la science"<sup>(39)</sup>, que Pascal soutienne contre Clotilde, et en des termes presque semblables, les thèses de Zola contre Brunetière, ne doit pas oblitérer le fait que le roman apporte une réponse plus nuancée et plus complexe que le débat, et cela de façon dramatique, c'est-à-dire sous une forme qui intègre des éléments résistants à la rationalisation. Ainsi, bien que le conflit qui oppose Pascal à Clotilde reflète par de nombreux aspects le débat d'époque de la science et de la religion, prenons garde de ne pas l'y réduire. N'oublions pas surtout qu'il se déroule en plusieurs étapes, en une séquence de six nuits de feu, dont il serait vain de vouloir privilégier un moment au détriment des autres : éclatant d'abord lors de la rencontre nocturne sur l'aire, se poursuivant par la magistrale "leçon de vie" donnée par Pascal au cours de la nuit d'orage, il paraît se résoudre dans l'union de Clotilde et de Pascal, interprétée par Zola lui-même comme une double victoire de Pascal dans sa virilité retrouvée et la reconnaissance de son credo scientifique. Mais l'allégeance de Clotilde est-elle totale ? Gardons-nous d'oublier que *Le Docteur Pascal* est aussi le récit d'une défaite, que la nuit de noces est le premier jalon d'une profonde métamorphose qui mène Pascal à douter de sa science, à négliger ses recherches, à renoncer à son rêve de "hâter le bonheur universel, la cité future de perfection et de félicité, en intervenant, en assurant de la santé

à tous"<sup>(40)</sup>, rêve qui était la justification ultime de ses recherches sur l'hérédité ; enfin Pascal en arrivera, lui qui soignait par horreur de la maladie et de la mort, à supporter, mais plus encore, à comprendre le sens de sa propre Passion. D'autre part, si Clotilde rejette la "puérilité invraisemblable"<sup>(41)</sup> des consolations de la religion, si elle trouve dans l'amour une certitude qui suffit à justifier l'existence même, elle ne renonce pas au souci de l'au-delà, à la croyance "que le monde ne s'arrête pas à la sensation, qu'il y a tout un monde inconnu dont il faut tenir compte"<sup>(42)</sup>. Et Pascal la suit jusqu'à réintégrer les préoccupations métaphysiques dans sa nouvelle profession de foi, par laquelle le savant se soumet devant le mystère insondable de la vie, et sans pour autant renoncer au devoir de connaître, reconnaît humblement les limites de la raison et de la science. N'oublions pas la quatrième nuit, sommet de ce cheminement tout en scènes nocturnes (la cinquième sera celle de la conception, la sixième et dernière celle de la mort du savant et de la destruction de son oeuvre), où ce n'est plus Clotilde qui se soumet, mais Pascal qui s'abandonne, qui se convertit, renonçant à toutes ses prétentions antérieures :

"Écoute, je vais te dire ce que je ne dirais à personne au monde, ce que je ne me dis pas tout haut à moi-même... Corriger la nature, intervenir, la modifier et la contraindre dans son but, est-ce une besogne louable? (...) Et rêver une humanité plus saine, plus forte, modelée sur notre idée de la santé et de la force, en avons-nous le droit? Qu'allons-nous faire là, de quoi allons-nous nous mêler dans ce labeur de la vie, dont les moyens et le but nous sont inconnus? Peut-être tout est-il bien. Peut-être risquons-nous de tuer l'amour, le génie, la vie elle-même (...)

C'est ma passion de la vie qui triomphe.

jusqu'à ne pas la chicaner sur son but, jusqu'à me confier totalement, à me perdre en elle, sans vouloir la refaire, selon ma conception du bien et du mal. Elle seule est souveraine, elle seule sait ce qu'elle fait et où elle va, je ne puis que m'efforcer de la connaître, pour la vivre comme elle demande à être vécue . . . Et, vois-tu, je la comprends seulement depuis que tu es à moi. Tant que je ne t'avais pas, je cherchais la vérité ailleurs, je me débattais, dans l'idée fixe de sauver le monde. Tu es venue, et la vie est pleine, le monde se sauve à chaque heure par l'amour, par le travail immense et incessant de tout ce qui vit et se reproduit, à travers l'espace . . . La vie impeccable, la vie toute-puissante, la vie immortelle ! <sup>(43)</sup>

Victoire de Pascal sur Clotilde ou de Clotilde sur Pascal ? Ce n'est pas un hasard si la conception de l'enfant devient dès lors possible, comme si elle requérait ce préalable de la conversion, comme si l'oeuvre de vie ne pouvait se faire que par le renoncement à des a priori étriés sur le Bien et le Mal. L'inceste qui ne trouvait pas sa justification dans la philosophie eugéniste du savant, qui n'y pouvait figurer que comme exemple d'aberration instinctive préjudiciable au devenir de l'espèce, apparaît dans cette nouvelle perspective comme une des forces obscures de l'évolution, qui transcende notre entendement et nos idées de la morale. Dans ce nouveau règne, au-delà du Bien et du Mal, c'est à peine si le phénomène peut être appréhendé par nos concepts scientifiques ou moraux, à peine s'il peut être perçu.

On touche à la raison pour laquelle Zola se refuse à l'emploi du mot. Le terme d'inceste n'apparaît pas, si ce n'est à deux reprises, dans ce qu'il faut bien appeler une apologie des amours "hors de raison". L'oeuvre entière est enluminée par l'image biblique du vieux roi

David s'appuyant à l'épaule de sa servante Abigaïl, image qui sert de référence constante aux amours de Pascal et de Clotilde qu'elle prophétise d'abord, idéalise et justifie ensuite. Mais le seul exemple d'un amour d'ailleurs non-incestueux ne suffit pas à la démonstration. Il faut voir comment il entraîne tout un réseau d'associations sanctionnées par l'autorité suprême de la Bible—Abraham et Sarah, sa soeur ; Ruth et Booz, son parent—et utilisées de façon à légitimer l'inceste à travers une justification générale des amours hors de saison ou immorales. Soit volonté d'insistance, soit négligence, ou les deux à la fois, le même passage est repris, presque mot pour mot, une première fois, alors que Pascal, encore inconscient de son amour pour Clotilde, fait le songe prophétique du roi réchauffé dans sa vieillesse par une "pélerine d'amour", la deuxième fois, en pleine idylle, alors que le rêve est devenu réalité :

"C'était toute cette poussée libre d'un peuple fort et vivace, dont l'oeuvre devait conquérir le monde, ces hommes à la virilité jamais éteinte, ces femmes toujours fécondes, cette continuité entêtée et pululante de la race, au travers des crimes, des adultères, des incestes, des amours hors d'âge et hors de raison."<sup>(44)</sup>

Seul, le mot d'adultère sera rayé dans la reprise, ce qui ne modifie en rien la volonté d'amalgamer des problèmes en fait hétérogènes ; et comme dans toute tentative d'amalgame, il s'agit bien ici, à la faveur d'une confusion délibérée, de réhabiliter l'inceste entre autres, dans une apologie générale des forces de vie que le style indirect libre met au compte de Pascal (même si l'auteur en assume la coresponsabilité), et qui ne peut être interprétée que comme un reniement des convictions antérieures.

Le roman scientifique qui se proposait de démontrer les mécanismes de l'hérédité en

interaction avec le milieu, s'achève lui aussi sur une apparente contradiction, qui cesse pourtant de l'être si l'on prend conscience de ce glissement à un autre niveau : certes, Pascal triomphe, et même de façon posthume, puisque sa propre mort, et celle de Maxime, sont une vérification éblouissante de ses prédictions de savant ; mais inversement, Pascal se renie, son oeuvre scientifique sera détruite, et il ne restera de lui que l'enfant de l'inceste, vigoureuse réponse de la vie à des hypothèses dont elle se moque.

Il semble inutile de reprendre la démonstration au niveau du drame personnel si intimement lié, on vient de le voir à celui du savant. Mais, quel que soit le niveau de lecture, on constate un glissement à un autre système de valeurs, un éclatement du cadre dans lequel l'oeuvre s'était jusque-là contenue, dépassement dont l'union de Pascal et de Clotilde est à la fois l'instrument et le symbole.

Le thème de l'inceste apparaît donc comme un des points d'articulation majeurs du roman, le point de fuite vers lequel les divers aspects de l'oeuvre s'organisent dans une perspective cohérente. L'enfant que Pascal aurait pu avoir d'une servante ou d'une amie de Clotilde, n'aurait rien prouvé. Car il ne s'agit pas ici d'une apologie de l'immoralité, mais du passage à une compréhension plus profonde de la vie, où ni la morale, ni les hypothèses scientifiques n'ont plus cours. Il faut poser l'inceste, et s'en servir comme d'un levier pour renverser une conception trop étroite, par la même contradiction qui oblige d'abord à poser l'existence de ce qu'on veut nier. Poser l'inceste pour vider le mot de tout opprobre. Certes, Zola s'en est servi dans *La Curée* pour stigmatiser la corruption morale des parvenus du Second Empire (corruption qui consiste moins on l'a vu, dans l'acte même que dans le défi de la conscience), certes, il a démontré dans *La Conquête de*

*Plassans* les conséquences néfastes d'une union quasi-incestueuse, mais dans *Le Docteur Pascal*, il parvient à un degré de foi en la vie où ni l'anathème moral, ni les réserves des théoriciens de l'hérédité ne lui paraissent plus recevables. Tout est bon. Tout ce qui continue l'oeuvre de vie, quels qu'en soient les moyens, porte en soi-même sa propre justification.

### ROMAN SCIENTIFIQUE OU ROMAN METAPHYSIQUE ?

Depuis les origines, *Les Rougon-Macquart* comportent deux aspects : d'une part le récit qui raconte l'histoire de la famille, d'autre part un commentaire métatextuel qui se développe tout au long du texte, et consiste à en proposer une interprétation. La fonction de commentateur peut être assumée directement par le romancier lui-même, ou par divers personnages ; parmi ceux-ci, le Docteur Pascal a un rôle tout à fait à part. A l'écart du reste de la famille par son hérédité, Pascal reste aussi à l'écart de l'action : à l'écart, bien que toujours à proximité, en position d'observateur, côtoyant les événements, exceptionnellement les provoquant à la manière d'une expérience, comme dans *La Faute de l'Abbé Mouret*, mais pour le reste, se gardant d'intervenir. Cependant, tout ce qui se produit au niveau du récit est enregistré, répertorié, et analysé par le Docteur. A cet égard, le dernier roman du cycle, qui propose au lecteur le commentaire scientifique de l'ensemble, classant les personnages en fonction des théories de l'hérédité, expliquant leur caractère, leur comportement, leurs relations, en une tentative saisissante d'explication et de synthèse, remplit à l'égard de l'ensemble une fonction éminemment métatextuelle.

Cependant *Le Docteur Pascal* est aussi un récit dont les fameux dossiers sont l'enjeu : il s'agit en effet de savoir si les adversaires de

Pascal (Félicité et Martine) réussiront à s'en emparer et à les détruire, ou si celui-ci parviendra à les conserver. Le roman propose à la fois une interprétation des *Rougon-Macquart*, et le récit de la bataille pour le sens, puisqu'une fois les dossiers détruits, et disparus les témoins gênants pour la gloire de la famille (Dide, Macquart), Félicité sera libre de refaire l'histoire à sa guise. L'interprétation de l'Œuvre constitue le noeud dramatique d'une oeuvre nouvelle ; ou en d'autres termes, le métatexte est pris dans le texte qui le met en question. Toute l'oeuvre scientifique de Pascal sera brûlée. Est-ce à dire que Zola détruit le système d'interprétation sur lequel il s'est appuyé pour construire sa production romanesque ? Les choses ne sont pas si simples, et il faut évidemment distinguer les niveaux : la mort de Pascal, la destruction des dossiers, au niveau du récit, ne signifient pas que l'appareil exégétique métatextuel soit désavoué. Mais on peut penser que si Zola choisit de faire mourir son alter ego, son double symbolique, l'homme de science sur lequel l'écrivain entendait se modeler, ce n'est peut-être pas sans quelque intention.

La méthode crée son objet, ou plutôt il y a corrélation entre la méthode et son objet. L'histoire de la famille a besoin des théories de l'hérédité pour être interprétée ; inversement les théories de l'hérédité ont besoin de s'appuyer sur l'exemple de la famille pour faire leur preuve. Le mode d'emploi proposé par Pascal n'est applicable qu'au roman familial. Or, il y a longtemps que le roman déborde le cadre familial. Plus on avance dans la lecture des *Rougon-Macquart*, et plus la famille se réduit au fil tenu de quelques traits héréditaires reliant des individus qui évoluent par ailleurs dans des milieux géographiques et humains nouveaux. Plus l'oeuvre progresse, et plus, à l'exception de quelques romans qui tentent de recentrer l'histoire sur la chronique familiale, les membres de

la famille se disséminent à travers la société (Etienne Lantier dans *Germinal*, Claude dans *L'Œuvre*, Jean dans *La Terre*), plus l'explication par la loi d'airain du milieu prévaut sur celle par le patrimoine héréditaire. Cette évolution était déjà sensible dans *L'Assommoir*, dans *Pot-Bouille*, où l'observation des lois de l'hérédité disparaissait au profit de l'énonciation de règles sociologiques. Or cette nouvelle méthode requiert un élargissement considérable du champ d'observation qui ne peut plus se restreindre à une seule famille : d'où l'apparition d'autres groupes familiaux, les Chanteau de *La Joie de Vivre*, les Maheu de *Germinal*, les Fouan de *La Terre*, dont le drame se greffe sur celui des Rougon-Macquart, et qui s'agglutinent de façon à ce que la superposition des destins particuliers puisse représenter symboliquement celui d'une classe sociale. C'est le cas de la maison bourgeoise de *Pot-Bouille* où se trouvent réunis tous les échantillons possibles de la famille bourgeoise ; c'est le cas encore de l'immeuble de *Germinal*, où, du premier au dernier étage, sont représentées toutes les étapes successives de la dégradation de la famille prolétarienne.

A un autre niveau encore, l'oeuvre ne retrace plus seulement le devenir d'un groupe social, mais celui de l'humanité en tant qu'espèce biologique : témoins les habitants des Artaud qui s'accouplent et se reproduisent au mépris de toute loi sociale, se pliant, mais sans même le savoir, aux décrets mystérieux de la vie. Ici, la boucle se referme, mais à la manière d'une spirale, à un degré supérieur.

Cette religion de la vie, exprimée sous sa forme la plus saisissante dans la fable édénique de *La Faute de l'Abbé Mouret*, réaffirmée dans *Le Docteur Pascal*, transcende tout système explicatif. Nous sommes ici dans un autre ordre qui est celui de la foi, où il ne s'agit plus de justifier, mais de proclamer. Entrepris

comme une description de la société sur des bases scientifiques, *Les Rougon-Macquart* s'achèvent sur un credo métaphysique.

Dans ce cadre, l'inceste est non seulement possible, mais encore nécessaire, et il doit être justifié : possible parce que le roman déborde désormais le cadre auquel s'appliquaient les hypothèses scientifiques ; nécessaire, parce que seul l'irrationnel ou le monstrueux peut symboliser la loi de nature ; justifié, parce que la nature, avant même d'être un objet de connaissance, est pour Zola l'objet d'un culte. Et c'est pourquoi le terme d'inceste n'est pas même utilisé, parce qu'il répond à une double intention : descriptive, en fonction de critères scientifiques abandonnés ; et prescriptive, au nom de principes moraux qui ont cessé d'être en vigueur.

### CONCLUSION

Plus encore qu'aucun autre, le motif de l'inceste fait apparaître les contradictions latentes entre le discours scientifique qui sert de quide descriptif officiel aux Rougon-Macquart, et le discours mythique sous-jacent, affleurant en permanence dans la rhétorique du récit, comme l'a bien montré Maarten Van Buuren (45), et finissant par émerger au niveau de l'histoire même sous la forme d'un accident incompréhensible.

*Le Docteur Pascal* est le récit de cette émergence, de la destruction de l'appareil théorique scientifique, et du triomphe de la mythologie. On a vu que l'inceste s'était peu à peu imposé à l'imagination de Zola, sans que celui-ci ait peut-être pris conscience de cette nécessité. Mais on comprend aisément à la lecture d'oeuvres comme *La Terre*, comme *La Faute de l'Abbé Mouret*, que l'inceste s'impose parce qu'il est l'expression même de cette force aveugle par laquelle la nature se reproduit sans cesse. Il

faut non seulement l'inceste, mais l'union la plus disproportionnée, la plus inexplicable, la plus monstrueuse—et, paradoxalement, il faut qu'elle soit justifiée comme étant la plus naturelle, la plus compréhensible, la plus souhaitable. Mais le paradoxe en reste un au regard de la science : d'où cet effort pour tenter de l'atténuer, et, alors même que l'on justifie l'inceste, pour faire comme si le problème n'existait pas ; d'où ce déploiement d'arguments scientifiques pour persuader le lecteur qu'il ne saurait y avoir inceste du moment qu'il n'y a pas de consanguinité véritable. La mythologie mine la science, mais dans un dernier effort, les ressources de la science sont requises pour justifier la mythologie. La raison raisonneuse tente de légitimer l'imaginaire qui la dément. Mais après avoir utilisé la science jusqu'au bout, après avoir réussi à imposer tous les prolongements suggérés de la saga familiale, comme autant de prévisions scientifiques, Zola fait disparaître son double—et non seulement le personnage de Pascal, mais les dossiers, tout le substrat scientifique de la fiction, afin de laisser triompher la fiction elle-même. Le mot de la fin n'est pas au savant mais au romancier.

### Notes

- 1) "*Les Rougon-Macquart*  
*Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire*", édition établie par H. Mitterand, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t. 1, 1960.  
cf également sur ce sous-titre la préface à *La Fortune des Rougon*, id., t. 1, p. 4.
- 2) Claude Lévi-Strauss, *Les Structures élémentaires de la Parenté*, Mouton, 1967, p. 20.
- 3) Esquisse de Pascal de 1869. Voir l'étude de H. Mitterand sur *Le Docteur Pascal*, Pléiade, t. 5, p. 1568.
- 4) Préface de *La Curée* (1871), id. Pléiade, t. 1, p. 1583.
- 5) Thésée :  
"Va chercher des amis dont l'estime funeste

- Honore l'adultère, applaudisse à l'inceste,  
Des traîtres, des ingrats sans honneur et sans loi,  
Dignes de protéger un méchant tel que toi.  
Hippolyte :  
Vous me parlez toujours d'inceste et d'adultère”  
(Acte IV, sc. VI)
- Phèdre :  
“Je respire à la fois l'inceste et l'imposture”  
(Acte IV, sc. VI)  
”C'est moi qui sur ce fils chaste et respectueux  
Osai jeter un oeil profane, incestueux.”  
(Acte V, sc. VII)  
(Racine, Oeuvres Complètes, t. I, Pléiade, 1960)  
Sur l'utilisation de *Phèdre*, voir *La Curée*, pp. 508  
-509
- 6) *La Curée*, id. p. 481.  
7) id. p. 481. On retrouvera dans *La Terre* cette  
comparaison avec le fumier, symbole avant tout  
de fertilité, de fécondité, en dépit de toutes ses  
connotations ordurières.  
8) id. p. 481.  
9) id. p. 488.  
10) id. p. 483.  
11) *La Conquête de Plassans*, Pléiade, t. 1, p. 970.  
12) *La Faute de l'Abbé Mouret*, Pléiade, t. 1, pp. 1231  
-1232.  
13) *La Terre*, Pléiade, t. 4, p. 391.  
14) id. p. 484.  
15) id. p. 578.  
16) id. p. 484.  
17) *Le Docteur Pascal*, La Pléiade, t. 5, p. 1052.  
18) id. p. 1053.  
19) id. p. 1052.  
20) id. p. 920.  
21) id. p. 1061.  
22) id. p. 934.  
23) id. p. 1020.  
24) id. p. 1021.  
25) id. p. 1021.  
26) Préface aux *Rougon-Macquart*, t. 1, p. 4  
27) André Theuriet, *Le Journal*, cf l'étude de H.  
Mitterand, Pléiade, t. 5, p. 1618.  
28) Paul Ginistry, *Gil Blas*, id. p. 1616.  
29) Georges Pélissier, *La Revue encyclopédique*, id.  
p. 1618.  
30) E. Ledrain, *L'Eclair*, id. p. 1616  
31) *Journal des Goncourt*, 12 mars 1890, cf. l'étude de  
Mitterand, Pléiade, t. 5, p. 1569.  
32) id. p. 1581.  
33) id. p. 1584.  
34) *Le Docteur Pascal*, p. 1018.  
35) id. p. 1219.  
36) id. p. 1218.  
37) id. p. 1219.  
38) id. p. 1210.  
39) cf. l'étude de Mitterand, p. 1609.  
40) *Le Docteur Pascal* id. p. 948.  
41) id. p. 1062.  
42) id. p. 1062  
43) id. pp. 1084-1085.  
44) id. p. 1049.  
45) Maarten Van Buuren, “*Les Rougon-Macquart  
d'Emile Zola, De la métaphore au mythe*, Corti,  
1986.